

Dimanche 3 juillet 2016
Romains 6, 3-8 (9-11)

Alexandra Breukink
Gunsbach

Afin que nous marchions aussi dans une vie nouvelle (Rm 6,4)

Que dire ? C'est ainsi que Paul commence son sixième chapitre de sa Lettre aux Romains. Et même si notre péricope ne commence qu'au troisième verset, je ne peux m'empêcher de soupirer avec lui. Car effectivement : « *que dire ?* » devant des questions aussi complexes, aussi abstraites, aussi denses? Comment traduire ce morceau de théologie paulinienne en des mots qui nous parlent aujourd'hui ? Cela fait des jours que je tourne autour pour essayer de trouver une réponse à ma question : qu'est-ce qui me touche aujourd'hui dans ce qui a préoccupé Paul il y a deux mille ans ?

Paul vient de parler longuement de la grâce. Il suffit de croire pour être justifié et être en paix avec Dieu. Il ose même dire que là où le péché se multiplie, la grâce prospère. (Rm 5, 20) C'est lui-même qui formule tout de suite la réaction qu'un petit lecteur malin pourrait avoir : « Pour obtenir la grâce, je peux alors continuer à pécher de façon illimitée? ».

C'est devant toute cette réflexion que notre péricope s'ouvre en introduisant le thème du baptême. Paul le dit avec des images fortes : par le baptême, nous sommes plongés en Jésus Christ, immergés dans le Messie. C'est dans sa mort que nous avons été plongés. Nous avons été mis au tombeau avec lui et nous avons été réveillés d'entre les morts pour marcher dans une vie nouvelle. Baptisés en lui, les péchés ont perdu tout pouvoir sur nous.

Voilà, en gros, ce que dit Paul. C'est bien beau tout cela. Mais quand je regarde autour de moi, ou mieux encore, quand je regarde au fond de moi-même, je me demande comment cela fonctionne. En quoi mon baptême a-t-il changé ma vie, m'a-t-il libéré de mes péchés, de mes fautes, mené à une vie nouvelle ? Honnêtement, depuis ma plus tendre enfance, mon baptême ne m'a pas empêché de faire ce qu'il fallait mieux ne pas faire... Le baptême n'est pas un produit miracle, qui me change par un coup de baguette magique!

Et pourtant, après avoir relu les versets plusieurs fois, les propos de Paul me semblent moins abstraits que de prime abord. Le désir de rompre avec nos fautes, nos péchés (mignons) et avec ce qui nous rend esclaves - et là on peut y mettre plein de choses : la nourriture, le travail, le sexe, les jeux, l'argent, la pollution, les relations qui ont viré dans une drôle de dépendance..., l'impuissance face aux systèmes politiques etc. - pour marcher dans une vie nouvelle et libre me semble plus que d'actualité !

Une nouvelle vie est même un des grands topos de notre société moderne. Et je pense à des situations très concrètes tout près de moi : des personnes qui ont osé rompre avec un travail qu'il ne leur plaisait plus pour faire tout à fait autre chose ; l'homme qui a décidé de faire un régime et a perdu les 60 kilos de trop ; cette femme qui, après 50 ans de vie commune, a décidé de dire « non » à son mari ; le mouvement de la *transition*, qui cherche à se préparer à un monde sans pétrole; les Britanniques, qui, en votant pour le *Brexit*, optent pour une nouvelle vie en dehors de l'Union Européenne...

On retrouve le même thème dans la littérature ou dans des films récemment sortis, même jusque dans le titre : « *La vie nouvelle de Paul Sneijder* ». Voici le synopsis : « A Montréal, Paul Sneijder sort de l'hôpital après un terrible accident d'ascenseur. Sa fille, qui l'accompagnait, est morte de ses blessures. Il se rend au funérarium pour prendre l'urne de son enfant qu'il avait délaissée. Il rentre chez lui où l'attend son épouse, une carriériste acariâtre. Elle le harcèle pour qu'il porte plainte. Elle compte bien utiliser l'argent ainsi récupéré pour payer les études à Harvard de leurs fils. De son côté, Paul pense plutôt à se reconstruire et renâcle à s'enrichir «grâce» au décès de sa fille. Parce qu'il aime marcher, ce cadre ultra-diplômé se reconvertis, au grand dam de son épouse, en promeneur de chiens... ».

Les mêmes thèmes. Plongé dans la mort de sa fille, Paul Sneijder est réveillé à une autre vie. Tout ce qui lui paraissait important auparavant a perdu sa saveur : ses diplômes, sa carrière, l'argent... Il découvre ce qui fait vraiment sens. On le retrouve même en train de « marcher » dans sa vie nouvelle. Mais pour tous ces désirs et ces tentatives de nouvelles vies, on n'a pas besoin d'être baptisé. Paul Sneijder n'a pas choisi d'être plongé dans la mort de sa fille, comme on peut choisir d'être immergé par le baptême dans la mort du Jésus Christ. Il s'agit d'un terrible accident dans lequel il perd sa fille et dont il essaie de se remettre.

Alors que dire ?

Pourquoi vouloir être baptisé ? Pourquoi demander le baptême pour son enfant ? Et une fois baptisé, comment vivre son baptême ?

Quand les mots ont du mal, des images nous aident parfois. Comme la sculpture du Christ Ressuscité du sculpteur polonais Igor Mitoraj* sur la porte de la résurrection de l'église Santa Maria degli Angeli e dei Martiri à Rome.



On y voit un homme. Debout. Il sort de terre. Son beau corps n'est pas au complet. Comme une de ses innombrables statues d'antiquité qu'on retrouve dans les musées, sans bras. Comme pour témoigner de toute la fragilité et de toute la précarité de l'existence humaine. Mais malgré ses blessures, il est vivant et il marche... Son corps est traversé par le signe de la croix. Mais elle n'est plus là, la croix. Là où elle était, il y a un vide. Comme si elle avait perdu toute sa matérialité, le bois, les clous, la violence, la souffrance... Elle fait place à autre chose. Elle trace un chemin. Le chemin sur lequel l'homme peut marcher. Le chemin sur lequel l'homme peut se tenir. Droit. Debout. Vivant.

Pourquoi vouloir être immergé dans la mort de cet homme ? Justement par ce qu'il en est relevé, parce qu'il fut réveillé de la mort.

Je pense à une vigile de Pâques, vécue il y a longtemps, où j'ai vu la même croix, vide, tracer un chemin. Dans la pénombre du petit matin, les prières prononcées sur l'eau du baptême. Elles faisaient allusion à la traversée des enfants d'Israël de la mer Rouge. Et un signe de croix sur cette eau de la mort. Et tout à coup, les eaux se séparent en deux murs pour tracer un chemin. Ce signe de la croix était une exégèse visible d'Exode 14. Les enfants d'Israël étaient accompagnés par *une importante population* (Ex. 12 : 38), des peuples mélangés, venant de partout, par toutes sortes de gens. *L'église* n'est jamais toute seule. Comme la limaille de fer, l'humanité se colle à son magnétisme. Mais n'est-ce pas nous, les chrétiens, ce « mélange nombreux », ceux qui suivent, cette limaille de fer ? Et n'est-ce pas là qu'on s'approche du mystère du baptême ? Voilà comment *l'église* de l'Exode s'est complètement réduite en une personne, en Jésus Christ dans toute sa solitude. C'est lui qui a passé à travers les eaux de la grande négation. Il a accompli l'Exode et nous sommes ce peuple, « ce mélange nombreux », qu'il a tiré avec lui.

Quand on baptise dans cette mer artificielle du baptistère au-dessous duquel est tracé le signe de la croix, alors nous *tous* (car celui qui est baptisé représente toute la communauté) sommes tirés à travers la mer dans le mouvement du Christ et posés sur l'autre rive. Du bon côté. Du côté de Canaan. Là où Mirjam chante le Magnificat. Dans la nuit de Pâques, et tous les jours de nos vies.

Pourquoi vouloir être immergés dans la mort de cet homme ? Justement par ce qu'il en est sorti et qu'à sa suite, il nous tire à la vie.

Le corps de la sculpture sur la porte de la résurrection porte le signe de la croix, ce chemin de la mort vers la vie. Et ce corps devient signe du corps de chaque baptisé. Nos corps baptisés portent en eux ce signe, qui nous permet de vivre, qui nous donne notre colonne vertébrale, qui fait battre notre cœur, qui nous montre le chemin de notre éthique et de nos engagements. Qui nous redit et redit : que les forces mortifères dans nos vies, dans nos sociétés, dans notre monde, n'ont pas le dernier mot. Que nous sommes appelés à la vie. A sortir de ce qui nous ensevelit, de ce qui nous rend esclaves, pour nous remettre debout. Malgré nos blessures, malgré nos souffrances. Pour marcher dans la nouveauté de la vie !

Alexandra Breukink

A lire aussi :

L'aujourd'hui du salut, lecture actualisée de l'épître aux Romains, Antoine Nouis. Ed. Olivétan. Ch. 11, 99-105, « L'économie du baptême ».

** Igor Mitoraj est un sculpteur polonais à la renommée mondiale. Né en 1944 à Oederan, en Allemagne, il effectue tout d'abord ses études à l'Académie des Beaux-Arts de Cracovie, en Pologne, où il est l'élève de Tadeusz Kantor, grand artiste, sculpteur et homme de théâtre polonais. C'est qu'il tirera sans doute de cette proximité avec le théâtre sa fascination pour les mythes antiques et pour les visages en ruines, qui rappellent les masques des persona dramatiques, mais aussi son intérêt pour les peuplades du bout du monde et d'un autre temps, tel Artaud ou Nietzsche pour le théâtre. Après un bref séjour en France et en Italie, il part au début des années 1970, à l'âge de 27 ans, au Mexique, où il commence à sculpter et à se passionner pour l'art précolombien. De retour en Europe en 1974, il réalise sa première exposition à Paris, à la Galerie La Hune, en 1976. Trois ans plus tard, il se rend cette fois en Italie, en Toscane. À Carrare, lieu du célèbre marbre à la blancheur et à la pureté si prisées dans l'Antiquité, Igor Mitoraj ouvre une nouvelle étape de sa réflexion, renouant alors avec les racines de la statuaire de l'Antiquité romaine. En 1983, il va jusqu'à installer son atelier à une trentaine de kilomètres de Carrare, à Pietrasanta, ville de Toscane qui, comme son nom l'indique – littéralement « pierre sainte » en italien – est consacrée depuis l'Antiquité à la sculpture et aux tailleurs de pierre.*